

La période historique que nous traversons est particulièrement inquiétante pour la culture en général et pour l'anthropologie en particulier. En effet, nous sommes pris dans une double contrainte : soit nous acceptons les nouveaux diktats des administrations de l'élite dirigeante, soit nous avalisons les injonctions plus ou moins dissimulées portées par une langue prétendument nouvelle. Nous, anthropologues, comment faire pour naviguer entre ces récifs, lorsque l'on sait que des catégories comme "identité", "interculturalité", "croyances", "religion", par exemple, sont, par définition, confuses et se prêtent à des interprétations multiples souvent contradictoires ?

C'est pourquoi nous combattons toujours pour instaurer la vérité des faits au détriment de l'idéologie qui ne cherche que le consentement et le consensus à son système de croyances.

Trois dangers nous menacent. L'interdit, en tout premier lieu, apparaît avant la production d'une pensée. En deuxième position, la censure apparaît après la manifestation de cette pensée. Enfin le tabou, qui est une prohibition ayant une forte propension à se déguiser et à adopter de nouveaux masques, afin de se rendre méconnaissable.

Dans les trois cas, enfreindre l'interdit, la censure ou le tabou fait courir un grand danger au regard des avantages espérés. C'est pourquoi, beaucoup de chercheurs et intellectuels nous semblent adopter une attitude trop prudente, parfois même empreinte de servilité. L'anthropologie se doit au contraire de résister à tous les autoritarismes de la pensée, quelle que soit leur légitimité. Seul le tribunal de la raison, en particulier dans les sciences sociales, détient les pouvoirs de juger et de statuer.

Francis Affergan, Erwan Dianteill